

Leila Sebbar : Pont ou île entre deux rives ?

Fatima MEKKAOUI
Université Mentouri. CONSTANTINE

Leila est née en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française. Ils ont exercé en Algérie, en tant qu'instituteurs de 1935 à 1965. Leila a vécu une grande partie de sa vie en Algérie, dans le cocon familial. C'est qu'elle est née sous le sceau de la différence : couple mixte, mère française de France «*s'essayant à une intégration en terre algérienne*». Père algérien, en terre algérienne mais presque en exil du fait de son mariage et de ses idées. Famille heureuse mais coupée du réel. La mère tente de «rapatrier» ses souvenirs et ses traditions pour les inculquer aux enfants, le père essayant de vivre autrement dans le même environnement.

En 1961-62, Leila quitte l'Algérie pour la France où elle poursuivra des études de lettres, avant de s'y installer définitivement.

Elle commence à écrire dès 1972, dans *Les temps modernes*, des textes de fiction et des textes d'analyse critique. Ses dernières productions datent de 1999.

Le titre de cette contribution, on l'aura remarqué, est sous forme de question. C'est que la symbolique change selon que l'on opte pour le premier ou le second terme.

L'ILE : terre en pleine mer. Même équidistante des deux rives n'appartient ni à l'une ni à l'autre mais qui, souvent, est revendiquée par l'une ou par l'autre.

Le PONT, quant à lui, a pour principale fonction de relier les deux rives. La question mériterait d'être posée à l'écrivaine.

Leila Sebbar, dès son premier roman, met en scène des femmes arabes en terre de France.

Dans son dernier roman, elle met en scène des personnages algériens, en majorité des femmes, qui évoluent en Algérie.

Son parcours d'écrivaine est balisé par un espace et une nationalité qui ne sont pas les siens. Cependant elle en parle et les décrit avec une rigueur et un réalisme troublants. Personnellement, j'ai été frappée par cet aspect mais je me suis dit que c'est la connaissance de sa biographie qui m'influencerait. J'ai voulu tenter une expérience pour vérifier mon intuition. Pour cela j'ai photocopié une nouvelle, *La jeune fille au balcon*. J'ai ôté bien entendu toutes les mentions qui pourraient orienter la lecture. Ce texte, ainsi «banalisé», a été distribué à un groupe d'étudiants du département de Français. A la fin de la séance, je leur ai demandé quelle pouvait être la nationalité du producteur de ce texte. Leur réaction

a été unanime : c'est un algérien. A la question « Pourquoi ? ». Tous ont répondu que les personnages leur ressemblaient (psychologie, caractère, mode de vie). Par conséquent cela ne pouvait être produit que par « un des nôtres ».

Je passe sur l'identification aux personnages qui s'opère. Mes étudiants disent avoir ressenti une vérité du sentiment qui ne peut tromper dans la situation et, les personnages qui leur ont été donnés à lire.

Je reviens à Leila Sebbar pour dire que c'est peut-être de cette situation pour le moins étrange que naît chez elle le sentiment de l'exil.

Car si au début je me suis attardée sur sa biographie, c'est qu'elle n'est pas anecdotique mais bel et bien constitutive de sa personnalité d'écrivaine.

Car bien que l'espace maghrébin n'est pas le sien, bien que son vécu de personne sociale ne s'y inscrit pas, cet espace apparaît dans la majeure partie de ses écrits et occupe une large place.

Exil, disais-je, de
« Cette française conventionnelle que je n'arrive pas à être tout à fait . »,

et plus loin,

« C'est ma conscience de l'exil qui m'a fait comprendre et vivre la division, dans le mouvement des femmes en particulier où j'ai su que j'étais une femme en exil, c'est à dire toujours à la lisière, frontalière (...) au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. »

L'exil dont parle Sebbar ne peut être celui du « défaut de langue » de M.Haddad ni du « butin de guerre » de Kateb qu'il faut assumer, puisque le Français a toujours été sa langue, ce ne peut être non plus l'exil de la terre, puisque cela a été un choix pour elle.

Quel est donc cet exil dont elle parle et qui est renversant dans ses *Lettres Parisiennes* ?

C'est que donc il s'agit d'un exil intérieur qui jalonne son parcours d'être et de femme. Conscience de la différence assez forte pour marquer des frontières mais pas trop car l'autre, l'altérité lui reste proche. Elle ne se sent peut-être pas impliquée, mais elle est concernée. Elle parle d'ailleurs de « l'exil périlleux ».

La langue :

Elle ne connaît pas l'arabe, qu'elle n'a jamais appris (elle ne le parle pas ne le comprend pas mais aime à l'entendre). Elle dit que si elle l'avait su (l'arabe) elle n'aurait peut-être pas écrit. Une attirance – rejet de l'arabe qui a été féconde chez elle puisqu'elle la conduit à l'écriture.

Tout cela pour arriver à la question : Quelle est la place de Leila Sebbar dans l'espace maghrébin ? Et là se pose le problème de la «nationalité», de «l'identité» de «l'appartenance nationale» d'un texte et non pas d'un auteur.

Il est clair que l'espace maghrébin n'est pas le sien mais ne pourrait-on pas envisager, penser, un espace maghrébin de l'imaginaire et qui serait (peut-être) plus fécond, plus productif par rapport à la production littéraire ?

